

Citation style

Krabbendam, Hans: Rezension über: Raymond L. Cohn, Mass migration under sail. European immigration to the antebellum United States, New York: Cambridge University Press, 2009, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2011, 2.1 - Mobilités, S. 555-557, DOI: 10.15463/rec.1189735899, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

des représentants des autorités locales et que le contexte de la seconde moitié du siècle ne laisse à la plupart le choix qu'entre une assimilation individuelle incertaine à une Amérique n'offrant guère d'espace aux membres des minorités racialisées et la fidélité à une organisation tribale qui condamnait à terme au massacre ou au parage sur des territoires exigus n'offrant plus les conditions matérielles de la persistance en tant qu'entité autonome, ni même parfois de la simple subsistance.

À cette remarque, qui n'est pas de détail, le lecteur peu familier des débats historiographiques des spécialistes d'histoire américaine ajoutera que s'il est clair que J. Bowes entend entretenir un dialogue serré avec un certain nombre d'auteurs et, ce qu'il affirme à plusieurs reprises, prendre part à la réécriture du récit national, montrant en particulier que l'expérience indienne ne se comprend qu'en référence aux grandes scissions de celui-ci, le caractère quelque peu allusif de certains passages laisse aux seuls initiés le soin de décider du succès de cette partie de son entreprise.

PHILIPPE RYGIEL

Raymond L. Cohn

Mass migration under sail: European immigration to the antebellum United States
New York, Cambridge University Press,
2009, 254 p.

Raymond Cohn, professeur d'économie à l'Illinois State University, attire une fois de plus l'attention des historiens sur les migrations transatlantiques entre l'Europe et les États-Unis au XIX^e siècle. Entre 1815 et 1860, plus de cinq millions de personnes émigrèrent depuis le vieux continent vers le nouveau et R. Cohn s'efforce de mesurer les causes et les effets économiques de cette immigration, tout en se démarquant de l'hypothèse selon laquelle elle dépendrait avant tout de facteurs économiques. Cette étude n'est cependant pas une comparaison entre motifs économiques et autres facteurs migratoires de nature politique, ethnique ou religieuse, elle se contente d'exposer les aspects économiques de cette première phase de migration de masse du XIX^e siècle.

R. Cohn ouvre son analyse par une cartographie des principales tendances démographiques dans les trois pays d'où proviennent la majorité des immigrants avant la guerre civile : l'Allemagne, l'Irlande et la Grande-Bretagne. Sa contribution la plus novatrice est de définir les années 1830 comme la principale décennie de transition vers la migration de masse, alors que la plupart des études s'accordent à dire que celle-ci s'est produite dans les années 1840. À cette époque, la famine de la pomme de terre et les désastres qui l'accompagnèrent firent monter le taux annuel de migration au-dessus de la barre des 100 000, mais dans les années 1830 le taux avait augmenté de 20 000 à 50 000 par an.

L'élément le plus convaincant de son argumentation porte sur l'évolution du niveau de compétences professionnelles des immigrants. Avant 1830, les immigrants étaient dans l'ensemble plus qualifiés que la population née en Amérique. Les artisans étaient attirés vers le Nouveau Monde par le fort besoin que l'on y avait de leurs compétences. Les Allemands notamment étaient les plus qualifiés, les plus riches et ceux qui possédaient les familles les plus nombreuses, ce qui leur permit de migrer plus loin vers l'ouest, d'acheter des terres à bas prix et de grimper l'échelle socio-économique plus facilement. Le changement dans le niveau de qualification des immigrants après 1830 s'explique par la suppression de l'obstacle que représentait le coût des moyens de transports. Les émigrants pauvres n'avaient tout simplement pas de quoi payer la traversée avant que la professionnalisation et la rationalisation du transport de passagers dans les années 1830 ne fassent baisser le prix du ticket, au moment où de nombreux gouvernements assouplissaient les lois qui limitaient la liberté de mouvement.

Comme c'est souvent le cas, le succès d'une génération se fit au détriment de la suivante. Les premiers migrants contribuèrent à accélérer le rythme du développement économique et à accroître la prospérité. Ce phénomène eut un double effet : d'une part, il ouvrit la voie à la venue de travailleurs moins qualifiés qui arrivèrent en Amérique après 1830 et plus tard dans les années 1850 ; d'autre part, ce grand nombre d'immigrants fit réduire les salaires, exacerbant le mécontentement des natifs qui

s'efforçaient de freiner l'immigration. Pourtant, ces nouveaux immigrants contribuèrent pour beaucoup à la croissance économique de la nation, apportant avec eux de nouveaux entrepreneurs, de nouveaux capitaux et une main-d'œuvre bon marché. Selon R. Cohn, c'est dans la décennie 1845-1854 que l'immigration eut le plus fort impact sur l'économie américaine. Il insiste sur le fait que les restrictionnistes s'inquiétaient à juste titre des conséquences immédiates de cette nouvelle vague d'immigration sur la baisse des salaires, mais sur le long terme elle apporta une relance de l'économie.

R. Cohn justifie le choix de son sujet d'étude en montrant le caractère unique de la période d'avant-guerre : jamais auparavant les migrations n'avaient atteint cette envergure, jamais autant de migrants n'étaient arrivés sans aides publiques ou privées et ne s'étaient établis de manière permanente. L'avènement de l'âge de la vapeur, qui remplaça rapidement la voile après 1870, fit accroître davantage le nombre d'immigrants, tout en nécessitant plus d'assistance de la part de l'État et des sociétés de bienfaisance, mais en rendant possible le retour des migrants. À cette époque, l'accroissement de la production agricole en Europe permettait de nourrir des populations grandissantes, mais celles-ci avaient besoin de revenus supplémentaires. L'émigration avait lieu lorsque la combinaison d'une haute densité de population et d'un faible volume de travail saisonnier rendait un grand nombre d'individus incapables de gagner assez pour vivre. R. Cohn n'est pas le premier à souligner cette corrélation, mais il l'appuie solidement par une grande variété de sources statistiques. Et pourtant, tout cela ne suffit pas à persuader le lecteur du caractère unique de la période. De fait, l'auteur relativise son propre argument sur la migration sans assistance en présentant de nombreux exemples de secours aux immigrants malades ou pauvres, particulièrement à New York dans les années 1830 et 1840.

Les historiens de la migration se gardent maintenant de reprendre les débats, qui se sont avérés infructueux, sur l'opposition entre « nouveaux » immigrants de la période post-1880, en majorité urbains et catholiques, et anciens colons ruraux, ou bien entre facteurs d'attraction et facteurs de répulsion. La

recherche par R. Cohn de nouveaux facteurs décisifs à l'avantage de fournir une structure à son récit, mais elle masque le fait que ces facteurs transcendent largement la période d'avant-guerre. Pas un historien de la migration ne souscrit à ce dualisme, tous s'accordent au contraire pour reconnaître une grande variété de causes.

R. Cohn est loin de rechercher des causes exclusives à la migration. Cependant, il aurait pu renforcer son argumentation en faisant intervenir de plus nombreux facteurs culturels. On pourrait en donner deux exemples. Premièrement, bien que la plupart des immigrants se soient établis dans les villes, il ne faut pas sous-estimer l'attrait des terres disponibles ; nombreux étaient les immigrants qui arrivaient en quête de terres, même s'ils finissaient par travailler à l'usine. Et même si les fermiers et les travailleurs agricoles ne représentaient qu'une minorité des immigrants, la terre était un facteur essentiel à l'attrait qu'exerçait l'Amérique sur les paysans d'Europe. De nombreux travailleurs immigrants possédaient un lopin de terre.

Deuxièmement, concernant la mortalité, R. Cohn a montré dans des publications antérieures que les chances de mourir en mer étaient cinq fois plus fréquentes que celles de mourir chez soi. Mais ce fait n'a en lui-même pas de lien direct avec l'économie de la migration. L'impact de ces statistiques dépend de la foi qu'avaient les immigrants dans leurs chances de survivre au voyage. Étaient-ils conscients des risques ? Prêtaient-ils l'oreille aux histoires exagérées rapportant les dangers du voyage, ou étaient-ils ignorants de ces fables ? Dans ce cas, les croyances importaient plus que les statistiques. L'information était un facteur plus important.

En conclusion, le livre de R. Cohn a le mérite d'offrir une grande quantité d'informations sur les aspects économiques de l'immigration. Il renforce les conceptions selon lesquelles les premiers immigrants ont eu accès à de meilleures opportunités que ceux qui sont arrivés par la suite. Le point fort du livre réside dans l'abondance et la variété des données économiques et statistiques qu'il rassemble, et dans le fait qu'il évalue explicitement la fiabilité de ces sources, tout en restant très lisible. Cependant, il révèle aussi que les facteurs économiques

seuls ne suffisent pas à expliquer les vicissitudes des courants migratoires : les facteurs culturels sont également essentiels.

HANS KRABBENDAM

Traduit par VALENTINE LEYS

Maurizio Isabella

*Risorgimento in exile: Italian émigrés
and the liberal international
in the post-Napoleonic era*

Oxford, Oxford University Press, 2009,
xii-284 p.

L'essai de Maurizio Isabella se situe au croisement presque naturel de deux filons historiographiques. Le premier est un intérêt continu pour l'émigration politique au nom de la coïncidence proclamée entre l'exil et la construction nationale italienne, liée moins au nombre des individus frappés par l'exil entre 1799 et 1860 qu'au rôle que cette élite politique et culturelle a joué dans l'histoire du mouvement nationaliste et la formation de l'identité nationale. Exil et *Risorgimento* finissent d'ailleurs par se confondre dans le titre de l'ouvrage. L'autre point de comparaison est le développement ces dix dernières années d'une « nouvelle histoire culturelle » qui a remis à l'honneur le thème de l'identité nationale en abordant le *Risorgimento*, à la suite d'Alberto Mario Banti, comme une communauté imaginaire dotée d'une grammaire cohérente de « figures profondes » appartenant à la sphère des émotions et des symboles.

Sans remettre en cause le bien-fondé de cette approche, M. Isabella justifie son intérêt pour l'expérience des exilés au nom d'un rappel à l'importance des questions idéologiques et politiques, à la diversité des manières de les aborder et au rôle de l'interaction avec d'autres communautés nationales, au-delà de l'opposition, dans le processus de formation d'identités séparées. Par ces deux voies, l'accent est donc mis sur la « circulation des idées » chère aux rénovateurs de l'histoire de l'exil politique des années 1950 (Franco Venturi, Alessandro Galante Garrone) ou, par emprunt à deux modèles historiographiques plus récents, sur les « transferts culturels » et le « transnationalisme ».

Comme l'a souligné récemment Gilles Pécout, cette perspective transnationale offre l'intérêt d'ouvrir des perspectives sur la genèse intellectuelle et idéologique de la nation qui révèlent l'hétérogénéité de ses vecteurs et permettent de la faire sortir de son cocon étroitement national et fictivement autonome ¹.

En affichant son intention de considérer « l'exil comme une expérience intellectuelle » (p. 1), M. Isabella avertit d'emblée son lecteur de ce que son ouvrage n'est pas : ni une histoire sociale de cette émigration, encore à écrire, ni une histoire du mouvement révolutionnaire italien à l'étranger à travers son action politique, déjà décrite dans les travaux d'A. Galante Garrone sur Philippe Buonarroti ou de Franco Della Peruta sur Giuseppe Mazzini et les Mazziniens ². Le parti pris est légitime, même si l'on ne peut que regretter l'absence d'un tableau précis des contours, des foyers et des mouvements du groupe considéré, les patriotes partis d'Italie entre 1815 et 1821, en partie compensée par un appendice biographique portant sur un panel de trente-cinq personnalités. Alors que les travaux d'Agostino Bistarelli sur les exilés italiens de 1820-1821 révèlent que près des deux tiers sont nés après la date fatidique de 1789 ³, l'essai privilégie des individus nés au cours des deux décennies précédentes, dont l'éducation et les vues politiques ont été modelées par les Lumières, l'expérience révolutionnaire et le pouvoir napoléonien que beaucoup avaient servi dans l'administration ou l'armée. On y trouve certains des principaux leaders des révolutions de Naples, Milan ou Turin (Giovanni Arrivabene, Giacinto Collegno, Ferdinando Dal Pozzo, Alerino Palma, Giuseppe Pecchio, Guglielmo Pepe, Annibale Santorre), des plumes de renom comme Ugo Foscolo et Francesco Salfi, mais aussi des figures moins présentes dans l'historiographie.

Le premier objet du livre est de montrer que bien des traits revendiqués par le nationalisme mazzinien ou cavourien, tels que le cosmopolitisme et l'anglophilie, étaient un héritage – souvent renié – de cette génération d'exilés ; que ces derniers ont participé pleinement aux débats européens et transatlantiques de leur temps et élaboré, à la lumière de leur expérience passée et de ces débats, une idéologie authentiquement libérale, et qu'ils ont